

théâtres. Son style n'a ni l'énergie de Méhul ni la pureté robuste de Cherubini, mais il rachète certaines faiblesses par des mérites indéniables.

Le livret de Flévy représente le tableau d'une jeune fille vouée au régime monastique par des haines jalouses. Il va sans dire qu'une intrigue amoureuse se noue au milieu du réseau inquisitorial qui entoure Lucile; celle-ci trahit son amour par le trouble que lui cause la lecture imposée d'une lettre de son amoureux. Elle est condamnée à la peine du cariot, quand survient celui qu'elle aime; il annonce sa vengeance et repaît plus tard avec un bataillon de la garde nationale. L'officier civique déclare que désormais, sous le régime de la liberté et des lois, la contrainte morale est abolie. L'ouvrage se termine par un chœur : « O liberté! deesse de la France, plutôt mourir que de vivre sans toi ! » La partition de Berton se distingue par une vigoureuse entente des ensembles; l'harmonie est supérieure à celle de Dalayrac. La grande scène où les religieuses assemblées, pleines d'une sainte indignation, découvrent la coupable; l'arrivée du jeune comte implorant la grâce de Lucile, l'ire croissante des supérieures forment une belle gradation dramatique. L'entrée des religieuses sur ces mots : « Quel scandale abominable ! » reproduit heureusement, par son rythme syllabique et saccadé, les coquetages féminins. Le rythme se poursuit à travers différents méandres harmoniques, mais au-dessus se détache une phrase dite par les jeunes religieuses. Elles soupirent quelques mots dont les tenues planent claires et limpides au-dessus du bruissement bilieux des vieilles. L'arrivée du jeune homme, sa sortie, l'effroi, le tumulte, l'indignation des unes, la compassion des autres, tout cela compose une page digne d'intérêt.

(La suite au prochain numéro.)

A. THURNER.

THÉÂTRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA

REPRISE DE GISELLE. — DÉBUT DE M^{lle} MOURAWIEF

Il y a longtemps que la presse et le public réclamaient la reprise de *Giselle*. A vrai dire, il aurait été difficile de trouver une raison pour justifier le long abandon de ce chef-d'œuvre de la chorégraphie moderne. Ce ne sont pas les danseuses qui ont manqué à l'Opéra depuis quelques années pour jouer le rôle principal, un des plus séduisants et des mieux faits pour tenter l'ambition d'une artiste de premier ordre. Ce théâtre n'a-t-il pas eu, en effet, et la Cerrito, et la Rosati, et la Ferraris et d'autres encore qui, oubliées au second rang, auraient pu trouver, dans *Giselle*, l'occasion de monter au premier? Pour nous arrêter à la dernière, M^{lle} Ferraris, quelle adorable willis n'aurait-elle pas été et avec quelle supériorité n'aurait-elle pas dansé les pas ravissants créés par la Carlotta Grisi avec ce charme naïf dont tous ceux qui ont été témoins de ses débuts sur la scène de l'Opéra ont gardé le doux souvenir.

Enfin il s'est trouvé un directeur qui a compris l'honneur qu'il y aurait à remettre en scène, avec tous les soins qu'elle mérite et l'éclat qu'elle comporte, l'œuvre si poétique de MM. Th. Gautier, de Saint-Georges et Adolphe Adam; cette idée devait naturellement venir à M. Perrin, parce qu'il aime tout ce qui a un caractère élevé ou poétique. Avec ce respect qu'on lui connaît pour les œuvres marquées au coin de l'originalité vraie, et avec ce goût d'artiste dont il a donné tant de preuves, il a communiqué à l'exécution chorégraphique et à la mise en scène de *Giselle* un prestige tout nouveau. Il est allé prendre à Saint-Petersbourg une danseuse dont tous les échos de la renommée avaient depuis

longtemps fait parvenir le nom jusqu'à nous, et il a donné pour le second acte l'idée d'un décor qui suffirait, à lui seul, à défaut d'autres attraits, à renouveler le succès de curiosité du fameux valsen du *Coraire*.

Cette danseuse s'appelle M^{lle} Mourawief. Si nous avons bonne mémoire les correspondances de Saint-Petersbourg parlaient déjà d'elle à l'époque où Carlotta Grisi faisait les délices de cette capitale, il y a bien de cela une quinzaine d'années. M^{lle} Mourawief devait être bien jeune alors, car elle n'a pas dû être très-âgée aujourd'hui. Elle a vu pourtant passer à ses côtés, sur cette même scène de Saint-Petersbourg, plus d'une danseuse, dont la célébrité a dû souvent faire pâlir la sienne, et, pour ne citer que les plus connues, nous nommerons la Cerrito, la Rosati et M^{lle} Ferraris. C'est pour la nouvelle sylphide des bords de la Newa un grand désavantage d'arriver à l'Opéra après toutes ces illustrations de la chorégraphie, et par là s'explique l'espèce de réserve avec laquelle elle a été tout d'abord accueillie vendredi dernier. Mais la glace qu'il y avait entre elle et le public s'est peu à peu fondue, et à la fin de la représentation, la plupart des sympathies lui étaient acquises. Comme M^{lle} Petipa, sa compatriote, M^{lle} Mourawief a dans sa physiologie et dans toute sa personne quelque chose d'étrange qui étonne. C'est un effet qu'on ressent et qui ne s'analyse pas. Si on voulait détailler le genre de talent de cette danseuse moscovite, il serait difficile d'y trouver un côté par où on pût le caractériser. Ce n'est ni la spirituelle naïveté de la Carlotta, ni le charme poétique de la Cerrito, ni la verve de la Rosati, et moins encore la désespérante perfection de la Ferraris; elle a le pied souple et les pointes solides; elle s'enlève sans effort et retombe sur les planches avec la légèreté du duvet; mais à côté de tout cela, pas un grain de séduction, pas un atome de poésie. A tout prendre, nous aurions autant aimé voir M^{lle} Fonta dans le rôle de Giselle que M^{lle} Mourawief, et de beaucoup nous lui aurions préféré M^{lle} Zina-Mérante. Celle-ci n'a qu'un pas de deux à danser dans le ballet, mais il ne lui en a pas fallu davantage pour affirmer, aux yeux de tous, sa supériorité sur toutes les danseuses de l'Opéra. Déjà, à la dernière répétition, le Ministre d'État l'avait fait complimenter sur son admirable talent; à la soirée de vendredi dernier, c'est le public en masse qui lui a adressé ses témoignages de satisfaction.

Mérante a fait le plus grand plaisir dans le rôle de Lays.

Nous avons dit qu'un des attraits de cette reprise sera l'effet, tout nouveau sur la scène, d'une glace simulant une large nappe d'eau vue à la lueur argentée de la lune. Une des willis traverse ces lacaux ondes miroitantes, et son corps s'y reproduit avec tous ses mouvements et toutes ses inflexions. La lune, en voile blanc, étend sa clarté vaporeuse sur le lac, sur les chênes, sur les joncs et sur la tombe de Giselle, toute fraîche encore de souvenirs d'amour; c'est un coup d'œil enchanteur. Cet effet d'eau, de verdure et de lumière a été salué par une salve d'universels applaudissements, dont la meilleure part revenait de droit à M. Perrin qui l'a trouvé et qui l'a fait exécuter avec un rare bonheur.

M. ESCUDIER.

ÉTUDE SUR THALBERG

A PROPOS DE SES DERNIÈRES SÉANCES

M. Thalberg est un virtuose de premier ordre et un très-habile metteur en scène. C'est un exécutant prodigieux, mais non un artiste, en donnant à ce mot sa plus haute, sa plus généreuse acception. Le lecteur qui a entendu M. Thalberg, qui